

# THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.

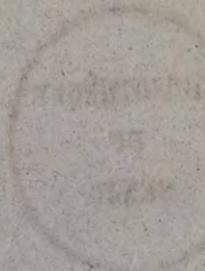


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

or



ЛЯЛЯН  
ЛЯЛЯНОИЛУЧЕ



LIBRARY  
CATALOG  
LIBRARY

# L'INSOUCIANT,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

PAR

ARMAND CHARLEMAGNE.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le  
THÉATRE DES VARIÉTÉS du Palais, le  
16 Novembre 1792.

---

Prix 24 sols.

---



A PARIS,

Chez le Citoyen CAILLEAU, Imprimeur-Libraire ;  
rue Gallande, N°. 64.

---

L'An premier de la République Française.

PERSONNAGES. ACTEURS.

MONDOR.	<i>M. St.-Preux.</i>
LUCILE.	<i>Mme. St.-Clair.</i>
CÈLICOUR.	<i>M. St.-Clair.</i>
PASQUIN.	<i>M. Pélissier.</i>
L'ABBÉ.	<i>M. Vallienne.</i>
Monsieur GUICHARD.	<i>M. Dumaniant.</i>
BASILE L'ÉTOURDI.	<i>M. Frogères.</i>
JÉROME SCRUPULE.	<i>M. Barotteau.</i>
UN TRAITEUR.	<i>M. Fleury.</i>

*La Scène est à Paris, chez Célicour.*



# L'INSOUCIANT, COMÉDIE.



## SCENE PREMIÈRE.

PASQUIN, *seul.*

**P**AS encore levé.... Midi.... C'est pourtant l'heure  
Qu'on ne prévient jamais : car dans cette demeure  
Tout est d'un régulier tellement établi,

Qu'on dort la grasse matinée,  
Et que , jour ou non jour, on se lève à midi  
Pour donner au plaisir le long de la journée :  
Ma foi... ce cercle-là me paraît amusant,  
Et valet.... Puisqu'ensfin le fort me force à l'être,

J'aime bien mieux servir un maître

Gai, leste , aimable , insouciant ,  
Chez qui boire & dormir est mon unique affaire ,  
Qu'un homme à la maison impérieux lutin ,  
Froid , brutal ou grondeur , jurant comme un corsaire ,  
De ces gens qui voudraient qu'un valet pour leur plaisir ,  
Fut occupé sans cesse , & se levât matin .

Fort bien.... Mais , mon cher Maître , à ce genre de vie  
On ne devient pas riche.... Eh bien ! que fait cela ?  
Le proverbe a raison . Oui , qui terre a , guerre a ,

Et vive la Philosophie !

4 L'INSOUCIANT.

Oui.... Mais les Créanciers.... Sur cet article-là, Oh ! nous sommes d'un flegme & d'une indifférence.... A faire des billets , promesses & contrats , Nous sommes très-experts ; mais nous ne sc  avons pas Ce qu'on entend par échéance.

---

SCENE II.

CÉLICOEUR, PASQUIN.

CÉLICOEUR.  
Qu'un beaujour écoulé dans le sein des plaisirs ,  
Laisse le lendemain de doux r  souvenirs !

La fête était.... Comme on les aime ,  
Bien vive , bien bruyante , une folie extrême ,  
Des rieurs aux éclats , & des minois charmans ,  
Vrais papillons d'amour , lutins qui m'enchant  rent ,

Et dont les beaux yeux s'animèrent  
Aux propos du  teurs des lestes soupirans ,

Qui si ga  m  ent les d  sol  rent.  
C  tait une F  erie.... Ah ! te voilà, Pa  quin !  
Toujours frais & gaillard.... Le fortuné Coquin !

A propos , pendant mon absence  
Des visites , sans doute....

PASQUIN.

Oh ! tout le long du jour.  
Mais il faut du détail. D'abord cort  ge immense ,  
Comme des Bataillons , défilant tour-tour ;  
Gens gris , noirs , chamarr  s , qui tous , avec instance ,  
Demandaient  parler  monsieur C  licoeur.

CÉLICOEUR.

Au fait. Que voulaient-ils ?

PASQUIN.

Parbleu ! belle demande !

## COMÉDIE.

5

De l'argent, les Fâcheux ! Oh ! les vilaines gens !

Qu'à bon droit on les appréhende

Tous ces Crânciers là, quand ils sont trop pressans.

C'est qu'ils prennent des airs, un ton brusque & farouche,

Le style le plus cavalier,

Parlent, que scâis-je, moi ? de saisié, & d'Huissier,  
Et ce mot : *de l'argent*, est toujours à leur bouche.

CÉLICOUR.

Passons.

PASQUIN.

Pour ce procès votre vieux Procureur ;

Vos titres bien en forme, espoir de réussite :

Mais il prétend qu'il faut au Juge, au Rapporteur

Faire au plutôt une visite.

CÉLICOUR.

Fi donc : moi, que je sollicite !

Que j'aille voir des gens, graves, sententieux,

Respectables, sans doute, & non moins ennuyeux,

Des têtes à perauque ! & parler.... quoi ? chicane.

A tous ces fots détails, ma foi, je n'entends rien ;

Et j'aime miéux qu'on me condamne,

Que de risquer jamais un si triste entretien.

PASQUIN.

Puis, ce petit Abbé, dont la tournure est drôle,

Épris de son joli minois,

Machine mouvante & frivole,

Qui parle, chante, danse, & rit tout-à-la-fois.

CÉLICOUR.

Pour l'Abbé, j'eus toujours une estime profonde :

C'est un garçon charmant, l'âme de nos concerts,

Et le premier homme du monde

Pour composer de petits airs.

Sans doute, il m'apportait des Vers,

Vaudeville malin qu'il fit un jour à table.

A 3

Il est si rare le fripon ;  
 Car chacun se l'arrache : on n'est pas plus aimable.  
 Je l'ai manqué : c'est un guignon ,  
 Et j'en suis presque inconsolable.  
 Toi , sur les survenants , écoute bien , Pasquin ,  
 La consigne que je te donne.  
 Crédanciers , Procureurs , Fâcheux au front d'airain  
 Jamais dans mon logis ne trouveront personne :  
 Ne te presse jamais d'ouvrir.  
 Constatment à la porte , & sentinelle active  
 Fais toujours répondre au *qui vive* ?  
 Et que le mot du guet soit : *amour & plaisir*.  
 Mes lettres ?

## PASQUIN.

Les voici.

## CÉLICOUR , après avoir lu.

Style de douairière !

Dureproche !... On est prude. Ah ! trève de courroux.  
 On reconnaît , ma Tante , à ce style aigre-doux ,  
 Une Énérite de Cythère.

( *Il décache une seconde lettre , & lit :* )  
 « Pour mériter qu'un jour on s'intéresse à vous ,... »  
 Voilà de mon Mentor la formule bannale.  
 Lieux communs de Pibrac , qu'il croit de la morale.  
*La vertu !... La vertu n'est que l'art de jouir.*

Apprenez , Précepteur sauvage ,  
 Qu'on doit ses beaux ans au plaisir ,  
 Et qu'on a le temps d'être sage.

( *Il ouvre une troisième lettre. )*  
 « Toulon »... C'est de Mondor... Je ne puis concevoir  
 Quelhazard... Mais lisons... Mon bonheur est extrême.  
 Mon cœur n'osait s'ouvrir à ce charmant espoir.  
 Quoi ? je vais donc enfin posséder ce que j'aime !  
 Amour ! je te bénis.

# COMÉDIE

7

## PASQUIN.

Vous avez, comme on dit,

Plus de bonheur que d'innocence.

Qui donc du Provençal a pu changer l'esprit,  
Et lui faire oublier & les serments qu'il fit,

Et vos fredaines de Provence?

Je me rappelle encor que, né dans ce pays,  
Y demeurant pour lors, & chez Mondor admis,  
Bientôt adorateur de sa charmante fille,

De devenir époux vous eûtes le projet.

Maint rival en pâlit: mais Mondor vous aimait;

Vous paraîtiez de la famille.

Mais bientôt tout changea: caprices étourdis,  
Petits écarts badins, qu'on pardonne à Paris,

Et qu'ailleurs on nomme scandale;

Rivalité qui s'en mêla;

Les propos, les soupçons, les rapports; tout cela

Bref, de Mondor effaroucha

La loyauté provinciale.

Lors du départ aussi quels furent les adieux!

En vérité, bien froids, bien cérémonieux:

Lestement éconduit du prétendu beau père,

» Allez ailleurs chercher à plaire: »

C'est ce que vous disaient ses yeux.

## CÉLICOUR.

L'amour me consola. De ma belle Maîtresse  
J'emportai les regrets; j'emportai la promesse:

» Je ne partage point un injuste courroux:

» Lucile à ses serments sera toujours fidelle,

» Et ne formera point une chaîne nouvelle,

» S'il faut qu'elle renonce à vous.

» De mon père fans cesse embrasser les genoux,

» Défarter par dégrés sa colère farouche,

» L'entretenir de mon Amant,

» De mes jours désormais sera l'emploi constant: »

A 4

Voilà ce que m'a dit sa bouche.

Juge de mon transport, Pasquin.

Les larmes de la fille ont fçu fléchir le père :  
 C'est l'amour qui triomphe ; & de Mondor enfin  
 Des sentiments plus doux remplacent la colère.  
 Que dis-je ? Pour unir Lucile & Célicour,  
 Mondor doit à Paris arriver dans ce jour.  
 Il amène sa fille, & dans l'instant peut-être,  
 Cette lettre l'annonce, ils vont tous deux paraître.  
 On vient... J'entends quelqu'un... Si c'était... Le voici.

---

### SCENE III.

MONDOR, CÉLICOUR. *Pasquin sort au commencement de cette scène.*

CÉLICOUR.

PÈRE de celle que j'adore,  
 Je vous embrasse enfin, mon cher & vieil ami :  
 Mais quelque chose manque à mon bonheur encore ;  
 Je ne vois pas Lucile, & la lettre pourtant  
 M'annonce qu'avec vous...

MONDOR.

J'arrive en ce moment,  
 Et ma Lucile m'accompagne.  
 Mais on est occupé d'un travail important ;

Pour prendre un pierrot élégant  
 On quitte l'habit de campagne,  
 Et je viens avec toi causer en attendant.  
 Eh bien ! conte-moi, je te prie :  
 Comment vont la santé, la joie, & les plaisirs ?

CÉLICOUR.

Je suis content du sort ; il prévient mes désirs.  
 Les ennuis, les chagrins ne troublent point ma vie.

## COMÉDIE:

9

Pour unique travail je m'amuse, je ris,  
Et si, dans le siècle où nous sommes,  
La sagesse consiste à vivre sans soucis,  
Je suis le plus sage des hommes.

MONDOR.

Sur le passé je tire un rideau bien épais :  
Indulgence pour la jeunesse.  
Mais on récite encor certains faits, certains traits  
Qui ne prouvent pas trop une rare sagesse.  
Sur toi la médisance, exerçant ses caquets,  
Parle de dettes, de billets :  
Des Crédanciers, dit-on, te harcèlent sans cesse.

CÉLICOUR.

Des Crédanciers ! sans doute : Eh ! mais qui n'en a pas ?  
Des miens je fais le plus grand cas.  
Ce sont des gens de bien, des personnes discrètes,  
Qui, par amitié pure, aimant fort à prêter,  
D'un léger intérêt daignent se contenter.  
Puis, dans le monde, il est plaisir d'avoir des dettes.

MONDOR.

Je ne vois pas matière à rire, à tout cela.

CÉLICOUR.

Pardonnez-moi : beaucoup. Eh ! qui s'affligerà,  
Du Débiteur qui ne peut rendre,  
Ou du Prêteur doux & benin,  
Qui, reclamant son dû, ses titres à la main,  
Reçoit, au lieu d'argent : « Monsieur, il faut attendre,  
Ou : « Vous repasserez demain. »

Du personnage alors la contenance est drôle :

Elle est faite pour égayer :  
J'aime l'humeur d'un Crédancier ;  
Et, quand je ne puis le payer,  
Je ris à ses dépens, & cela me console.

MONDOR.

Qui put donc t'inspirer cette absurde gaîté ?

## CÉLICOUR.

C'est mon système , à moi : c'est ma philosophie :

Et je vois tout du beau côté.

Oui , je fuis la mélancolie :

Jamais rien ne m'afflige : heureux celui qui rit.

Pour moi tout est plaisir : pour moi tout s'embellit.

Ce Monde est une Comédie.

Le fracas , les écarts , les passe-temps divers ,

Acteurs bariolés au gré de leur manie ,

Causes & résultats , pratique & théorie ;

Tout fait du burlesque Univers

Un Théâtre de fantaisie.

De légers accidens ; mais jamais un revers.

L'infortune est un mot que je ne comprends guere.

Quand on croit l'être , on est heureux :

Humeur douce , gai caractere ,

Voilà le plus beau don des dieux ,

Et qui voudra se désespere.

Eh ! pourquoi s'affliger ? vovez , voyez le tems ,

Vers nos ans écoulés , précipiter nos ans.

Semons donc de fleurs la carriere

Que nous avons à parcourir :

Prenons pour guide le désir ,

Et laissant le soin au zéphir

De pousser notre nef légere

Que le nôtre soit de jour ;

Et soyons lassés du plaisir

Quand nous atteindrons la barriere.

## MONDOR.

Monsieur , l'insouciance est parfois de saison .

Mais dans ce tems fertile en débats , en orages ,

Lorsque les citoyens , & je dis les plus sages

Sur de grands intérêts luttent d'opinion ;

Vous n'êtes point , sans doute , observateur tranquille ,

A tout ce qui se passe à tel point étranger

## COMÉDIE.

21

Que vous puissiez couler, Sibarite léger,  
De vos jours le cercle inutile,  
A dormir au sein du danger.

C'est un crime, monsieur, qu'une telle apathie.  
Si vous êtes pour vous, dans ces jours orageux,  
Sans souci, sans allarme, atome paresseux,  
Concevez en du moins, morbleu, pour la Patrie.

### CÉLICOUR.

De ces soins occupés assez d'autres sans moi.  
Remplissent dignement cet estimable emploi  
La Patrie, à mon cœur est, sans doute, bien chère.  
Honneur aux citoyens qu'elle même a choisis !

Mais dans leur auguste carrière  
De loin je les observe, & je les applaudis;  
Et je crois qu'un Dieu tutélaire  
Veille au salut de mon pays.

Aussi, je l'avouerai, j'ai l'oreille étourdie  
Du murmure éternel de cent mille importans  
Qui proclament sans cesse, en leurs cercles bruyans,  
Presque toujours l'erreur, parfois la calomnie:  
Politiques d'un jour, Licurgues de Caffés,  
Qu'on voit bourdons du coche, & faisant du tapage,  
Pour leurs menus plaisirs vainement échauffés,  
Crier, je suis utile, & retarder l'ouvrage.  
Tous ces caquets oiseux sont les loisirs d'un sot:  
Mais l'homme de bons sens, passager sur la flotte,  
Laiffe la rame au matelot,  
Et le gouvernail au pilote.

---

## SCÈNE IV.

MONDOR, CELICOUR, M. GUICHARD.

GUICHARD.

ENFIN donc on vous trouve.

L'INSOUCIANT,  
CÉLICOEUR.

Eh ! c'est mon procureur  
Le cher monsieur Guichard. Eh ! bon jour.  
GUICHARD.

Serviteur.

CÉLICOEUR.  
L'humeur toujours charmante.

GUICHARD.

Oui : comme à l'ordinaire.

CÉLICOEUR.  
Comment va la santé ?

GUICHARD.

Parlons de votre affaire.

CÉLICOEUR.  
Eh bien , quelle nouvelle ?

GUICHARD.

On vous juge aujourd'hui.

MONDOR , à Guichard.

Il aurait un procès ?

GUICHARD.

D'où dépend sa fortune.

MONDOR.

L'affaire à votre avis. . . .

GUICHARD.

Bonne , s'il en est une.

Et la forme , & le fonds , Monsieur , a tout pour lui.  
Mais il me manque un titre important , autentique ,  
Pièce victorieuse , en un mot sans replique.

MONDOR.

Où le trouver ?

GUICHARD.

Ici , que fais-je ? en quelque coin  
Avec de vains papiers , bagatelles stériles ,  
Petits vers anodins , chansons & vaudevilles ,  
Opuscules charmans qu'on conserve avec soin ,

## COMÉDIE.

13

Et qui n'en sont pas plus utiles.

Par écrit, & de vive voix,

J'en ai fait vainement la demande vingt fois.

Je le repête ici, ce titre est nécessaire,

Et sans lui, c'est un fait, vous perdez votre affaire.

Pour différer encor le tems nous est trop cher.

La pièce est à produire & je viens la chercher.

CÉLICOUR.

Je vous connais : je fais qu'avec zèle, éloquence,

De vos clients toujours vous pritez la défense.

Avec bien du plaisir je vois mes intérêts

Remis entre vos mains : souffrez que par avance

Je vous témoigne ici, certain de mon succès

Ma docile reconnaissance.

GUICHARD.

Au fait : je veux ce titre, & qu'en mes mains remis

A l'instant... il le faut... eh bien ! qui vous arrête ?

CÉLICOUR.

Vous devenez pressant.

GUICHARD.

Allez donc. Quelle tête ?

CÉLICOUR.

Papa, vous rudoiez un peu trop vos amis.

GUICHARD.

Monsieur, en ce moment l'audience s'apprête.

Je ne puis à causer consumer tout mon tems,

Et je suis attendu chez moi par vingt clients

Je suis pressé, je pars. Ce mot doit vous suffire.

Vous plait-il me remettre... ? où bien, je me retire.

CÉLICOUR.

J'abuse, en vérité, de vos soins obligéans,

Et l'univers plaideur a droit à vos instans.

Je vais chercher mon titre, & dans votre demeure

Je le fais par exprès porter dans un quart-d'heure.

N'y manquez pas du moins : car sans ce titre là,  
 Sans faute, contre vous, monsieur, on jugera ;  
 Et suivant la chicane, & ses ruses énormes,  
 Vous pourrez voir encore, à votre grand dépit,  
 Pour la centième fois dans ce siècle maudit,  
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes.

(Il sort.)

---

SCENE V.

MONDOR, CÉLICOUR

CÉLICOUR.

ENFIN il est parti : ma foi, ces Procureurs  
 Ont des propos, des airs, de si plaisans visages :  
 Ce sont, convenez-en, pour les observateurs  
 De bien risibles personnages.

MONDOR.

Tu ne t'occupes pas de chercher...

CÉLICOUR.

Mon plaisir  
 Est parfait avec vous : vous me parlez, je cause ;  
 Et quand j'ai le bonheur de vous entretenir,  
 Puis-je m'occuper d'autre chose ?  
 Mais j'ai de l'ordre au fonds : j'entends mes intérêts,...  
 C'est un sot passe-tems, convenez, qu'un procès.

MONDOR.

Mais quand notre fortune en dépend.

CÉLICOUR.

La fortune !

MONDOR.

Je présume à cet air, ironique souris,  
 Qu'à tes yeux la richesse, & l'or ont peu de prix.

## C É L I C O U R.

Très peu , je le confesse ; & l'idole importune ,  
 A Plutus qu'ici bas encensent les mortels ,  
 De leurs petits tracas l'objet & le mobile ,  
 Ne me verra jamais brûler en imbécille  
 Un grain d'encens sur ces autels .

## M O N D O R.

Axiôme nouveau , suite de ton sistême !  
 Le justifieras-tu ?

## C É L I C O U R.

Je n'en ai pas besoin .

Je ne fais qu'observer . J'en appelle à vous-même ,  
 Et l'Univers est mon témoin :

Sur ce globe burlesque , on court , on se démène ,  
 On intrigue , on finit par mourir à la peine .  
 Pour prix de ses travaux , qu'obtiendra-t'on ? de l'or .  
 Quand on en a beaucoup , mais en est on plus sage ?  
 En est-on plus heureux ? en rit-on d'avantage ?  
 Tous les jours à pas lents vient s'avancant la mort .  
 Nul n'échappe à ses coups : son heure est imprévue .  
 Et quand sur nous enfin sa faulx est suspendue ,  
 Paye-ton sa rançon en cédant son trésor ?

## M O N D O R.

Quel diable d'homme es-tu ? quel sentiment t'anime ?  
 La gloire , des grands coërs passion magnanime  
 Peut-être , & ce désir d'attacher à ton nom  
 Les succès , les lauriers .

## C É L I C O U R.

La gloire ! mon dieu , non .

La gloire est de l'orgueil : le grand bruit m'embarrasse .  
 Sur terre un coin obscur me suffit pour ma place ;  
 Et j'aime mieux , pour mon repos ,  
 Végéter bien portant , oublié de la gloire ,  
 Que d'aller mourir en héros  
 Pour vivre , moi defunt , deux mille ans dans l'histoire .

MONDOR, à part.

Et d'un tel étourdi ma fille à fait le choix !  
 Des deux côtés folie, & le plus fou des trois,  
 C'est moi, pere trop faible, & qui dans ce délire  
     Ne sachant pas prendre un parti ;  
     Voyant que c'est non qu'il faut dire,  
     Finirai pourtant par dire oui.

(Haut.)

Je pars : adieu je vais...

CÉLICOUR.

Où ?

MONDOR.

Rejoindre Lucile.

CÉLICOUR.

Et par sa présence embelli,  
 Quel est l'heureux séjour ? ...

MONDOR.

C'est un hôtel garni.

Où diable voudrais-tu...

CÉLICOUR.

Ce triste domicile

N'est pas digne de vous, tenez : à l'impromptu,  
 Si j'osais vous offrir un modeste ambigu,  
 Un dîner, sans façon, dans mon petit azile,

Dîner, comme on dit, de garçon.

MONDOR.

J'accepte : en attendant dans mon hotellerie  
 Je cours, & je reviens.

CÉLICOUR.

Permettez.

MONDOR.

Sans façon ;

C'est ton mot.

CÉLICOUR.

Un instant.

MONDOR.

C O M É D I E.

17

M O N D O R.

Point de cérémonie.

C É L I C O U R.

Mais laissez-moi donner quelques ordres du moins.

M O N D O R.

A ton aise : je pars.

C É L I C O U R.

Eh bien ! je vous rejoins.

M O N D O R.

Ne vas pas oublier...

C É L I C O U R.

Quoi donc ?

M O N D O R.

Parbleu ! je pense.

Ce titre d'où dépend le gain de ton procès.

C É L I C O U R.

Oublier ! pour commettre une telle imprudence,

J'entends trop bien mes intérêts.

(Mondor sort.)

---

S C E N E V I.

C É L I C O U R, P A S Q U I N.

C É L I C O U R.

J E vais tout disposer... Holà ! Pasquin, écoute

P A S Q U I N.

Le beau-père...

C É L I C O U R.

Est charmant.

P A S Q U I N.

Épousons-nous ?

C É L I C O U R.

Sans doute,

B

PASQUIN.

Fort à propos pour bien des gens

Viendra, ma foi, ce mariage

Pour mes gages surtout; gages toujours courans,

Hypothèqués depuis longtems

Sur quelque bonne aubaine, ou bien quelqu'héritage. A

CÉLICOUR.

Je suis, mon cher Pasquin, l'amphitron du jour.

PASQUIN.

Qu'entendez-vous par ce langage?

CÉLICOUR.

Que je donne à dîner.

PASQUIN.

Chez vous!

CÉLICOUR.

Où donc?

PASQUIN.

Le tour

Est plaisant.

CÉLICOUR.

La raison.

PASQUIN.

C'est que notre séjour,

De la cave au grenier est comme un hermitage,

Un désert.... La cuisine est celle d'un Pandour;

L'office est en déroute, &amp; rien dans le ménage.

CÉLICOUR.

Un rien te met aux champs. Pour un garçon d'esprit,

Vas-tu comme un nigaud demeurer interdit?

PASQUIN.

Il ne nous reste plus pour nous tirer d'affaire,

Que l'utile voisin, hôte du Lion-d'or:

C'est un des Créanciers; mais il ne presse guère,

Et sa cuisine hospitalière,

Pourra bien à crédit nous être ouverte encor.

## SCENE VII.

CÉLICOEUR, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *entre en chantant sur l'Air :**Réveillez-vous, belle endormie.*

„ **D**u peu de jours de notre vie,  
 „ Pourquoi faire des jours d'ennui ?  
 „ Livrons nos coeurs à la folie,  
 „ Ce système n'a jamaisnu.

CÉLICOEUR.

C'est le petit Abbé, toujours aimable &amp; gai.

L'ABBÉ.

J'en ai l'air, malgré moi; mais je suis triste, vrai.

CÉLICOEUR.

Pauvre enfant!

L'ABBÉ.

Mon ami, le désespoir m'accable.

Je suis malheureux, moi. Dans mon sort lamentable  
Je vais cherchant partout qui me consolera.

CÉLICOEUR.

Conte moi tes revers; cela m'amusera.

L'ABBÉ.

Le récit est tragique. A Cythère, au Parnasse,  
Tiens, je viens d'effuyer une double disgrâce.  
Trahi de tous côtés, infortuné deux fois,  
Tu ne le croiras pas.... Oui, tel que tu me vois.AIR : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

„ Le malheur semble me poursuivre,  
 „ Et tout accroît mon déplaisir :  
 „ S'il n'était pas si doux de vivre,  
 „ Je serais tenté d'en mourir.

CÉLICOEUR.

Tu pleures si gaîment que cela me fait rire.

## L' IN SOUCIANT.

L' A B B É.

Il est beau de râiller, quand un ami soupire.

CÉLICOUR.

Conte-moi.... Conte donc.

L' A B B É.

Ecoutes, &amp; plains moi :

J'aimais depuis cinq jours , cette datté est constante ,

Et mes tablettes en font foi . . .

Tu la connais... Julie... Elle est , pas vrai , charmante.

J'aimais en Céladon , comme j'aime toujours ,

Tendrement.... Car je suis fort fidèle en amours.

Cependant l'amour sur mon arme

Ne règne pas au point qu'à son tour Apollon

Par-fois ne l'échauffe &amp; l'enflamme ;

Des Muses léger nourrison

Comme un autre à leurs pieds aussi je sacrifie ,

Et je quitte par-fois les bosquets d'Idalie

Pour voyager sur l'Hélicon.

CÉLICOUR.

Oui , je scâis que chez toi Thalie

Deux ou trois fois se présenta ;

Que tu lui fis la cour , &amp; qu'elle t'inspira

Quelque comique fantaisie.

L' A B B É , *soupirant.*Apprends , cher Célicour , apprends donc mon mal-  
heur.

CÉLICOUR.

Quel accent !

L' A B B É.

C'est celui qui sied à la douleur.

Pour la troisième fois ma Muse dramatique ,

Hier.... C'était hier.... Je dois m'en souvenir ,

Exposa sur la scène un chef-d'œuvre comique.

## COMÉDIE.

21

AIR : *Hélas ! comment donc faire  
Pour n'avoir pas d'amour. (d'Annette & Lubin.)*

“ Hélas ! & j'étais père,  
“ Et je ne pus mourir.

### CÉLICOUR.

C'est fort bien : continue, & je te vois venir.

### L'ABBÉ.

Mon œuvre était charmant : tiens, une signature :  
Non de ces traits qu'on cite héroïques, pompeux ;  
Mais de ces petits Vers doux, tendres, amoureux,  
Comme en a fait Chaulieu, comme en fait la nature.  
Je devais réussir, c'est une chose sûre ;

Ainsi pensaient tous mes amis,  
Et des dames brochaient sur le tout le suffrage.  
Le malheureux Public fut seul d'un autre avis.

### CÉLICOUR.

J'entends.

### L'ABBÉ.

Le mal-adroit a sifflé mon ouvrage.  
Ce fut un guet à pens ; le diable s'en mêla.

### CÉLICOUR.

C'est fort drôle, l'Abbé. Comment, on te siffla.

### L'ABBÉ.

AIR : *Le petit mot pour rire.*  
“ Tu ris : fort bien ; mais n'écris pas.  
“ Si l'on te siffle, tu verras  
“ Comme on est au martyre.  
“ Un pauvre Auteur à ce bruit-là,  
“ Mon ami, jamais ne trouva  
“ Le moindre mot (ter.) pour rire.

### CÉLICOUR.

Allons ; tu fais l'enfant : un échec littéraire  
Te met au désespoir. Tête vaine & légère.  
Ton drame est excellent : je veux en convenir :  
C'est un fait : le Public eut tort : la chose est claire ;

22 L'INSOUCIANT,

Mais cela ne vaut pas la peine d'un soupir.

« Le Théâtre est une carrière

» Qu'à ses risques chacun a droit de parcourir.

» Momus avec Thalie, en habit dramatique,

» Président en riant au joyeux Olympique.

» Il est toujours ouvert : l'espace en est petit ;

» Mais de loin aux regards l'optique l'aggrandit.

» Les nourrissons du Pinde en voilà les Athlètes :

» Au lieu de chars, & de trompettes,

» Une Marotte, & des pipeaux ;

» Et l'onduleux parterre, & les loges discrètes,

» Sont les grecs assemblés pour juger les rivaux.

» Or, dans l'arène de Thalie,

» Il est quelque revers comme aux champs d'Olympie.

» Souvent l'Athlète est faible, il succombe abattu ;

» Mais la peine & le prix ont quelque ressemblance :

» On sourit au vainqueur, & c'est sa récompense ;

» On rit aux dépens du vaincu.

Que veux-tu ? C'est la règle ; & la plainte est frivole.

Va ; plus d'un concurrent, bercé d'un espoir vain,

A vu l'Auditeur malévolé,

Mistifier son brodequin,

Et le malheur d'autrui du nôtre nous console.

Mais du petit revers que ta Muse effuya,

Je crois bien que l'Amour au moins te consola.

L'ABBÉ.

Pas du tout.

CÉLICOUR.

Pauvre Abbé !

L'ABBÉ.

Ce fut un tour perfide.

Honni, malencontreux, en écolier tiniide,

---

Les Vers marqués d'un Guillemet ont été supprimés à la Re-présentation.

Bonnement, comme un sot, dans mon grave courroux,  
J'en voulais au Public ; j'injuriais Thalie :  
Mais l'amour à mon cœur vient rappeler Julie ,  
Et par réflexion je voile à ses genoux.

CÉLICOUR.

Et l'accueil fut , sans doute , assez doux.

L'ABBÉ.

A la glace.

CÉLICOUR.

Un congé.

L'ABBÉ.

Des plus clairs.

CÉLICOUR.

Tu badines.

L'ABBÉ.

D'honneur.

Un persifflage , un ton , la plus belle froideur ,  
Du dédain , du sarcasme & sublime grimace .  
Ce ne fut tout encore , & ce qui me piqua  
Sur ma triste aventure , on me turlupina ;  
On renvoya l'Amant , en plaignant le Poëte ,  
Et pour rendre en tout point la disgrace complète ,

D'un air auguste on prononça :

ATR : *Vous l'ordonnez , je me ferai connaître.*

” De Cythérée Apol'on est le frère .

” Or , écoutez mon petit In-promptu :

” Quand au Parnasse on est si mal reçu ,

” On n'aura pas plus d'accueil à Cythère .

CÉLICOUR.

Va , va : console-toi : plains moins ton infortune .  
Aux Amants , aux Auteurs elle est assez commune .  
Quand on veut de la gloire ensemble & de l'amour  
Parcourir la double carrière ,  
On s'expose au danger d'être dans un seul jour  
Trahi par sa Maîtresse , & sifflé du Parterre .

L'ABBÉ.

Il faut que je te quitte: adieu. Dans vingt maisons,  
Je vais chercher encor des consolations.

CÉLICOUR.

Tu ne fçais pas...

L'ABBÉ.

Comment?

CÉLICOUR.

Une grande nouvelle.

L'ABBÉ.

Qui te regarde?

CÉLICOUR.

Un peu.

L'ABBÉ.

Conte-moi: quelle est-elle?

CÉLICOUR.

Je fus jusqu'à ce jour quelque peu scandaleux.

Je me réforme.

L'ABBÉ.

Bon!

CÉLICOUR.

J'épouse.

L'ABBÉ.

Encore mieux.

Ah! tu vas devenir un homme respectable.

Je ne te verrai plus; j'en suis au désespoir.

Les Maris me font peur.

CÉLICOUR.

Ma femme est fort aimable.

L'ABBÉ.

Cela rassure un peu.

CÉLICOUR.

Je dois la recevoir....

L'ABBÉ.

Aujourd'hui!

C É L I C O U R.

Dans l'instant.

L' A B B É.

Je reviendrai ce soir.

( *Il sort.* )

## S C E N E V I I I.

C È L I C O U R , B A S I L E .

B A S I L E .

M onsieur, c'est de la part de monsieur Fripponville.

C È L I C O U R .

C'est un de mes amis.

B A S I L E .

Et votre serviteur,

Et qui veut votre bien, Monsieur, de tout son cœur.

C È L I C O U R .

Que me demande-t-il ?

B A S I L E .

Oh! rien... Une vétille,

C È L I C O U R .

Quelques milliers d'écus.

Je suis son Débiteur ;

De la meilleure grace il m'a prêté naguère.

Comme vous dites bien, quelques milliers d'écus,

Plus ou moins : Fripponville est un ami sincère,

Obligeant, des plus chauds, &amp; comme on n'en voit plus.

Comment se porte-t-il ?

B A S I L E .

Il dort, mange, digère,

Se porte fort bien... Mais...

C È L I C O U R .

Vous m'allarmez. Comment ?

Quelque malheur peut-être...

BASILE.

Il a besoin d'argent,  
 Et sans perdre le temps en des discours frivoles,  
 Monsieur, c'est de la part de votre cher ami,  
 Que je viens vous prier avec un ton poli  
 De vouloir bien enfin lui rendre ses pistoles.

CÉLICOUR.

Impossible, mon cher : je suis au dépourvu,  
 Pas la plus chétive ressource,  
 Et, tel que le Joueur, dépouillé, morfondu,  
 Je n'ai pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.

BASILE.

Le Ciel vous en envoie. Or, voici du papier,  
 Un billet doux de Créancier,  
 Bien & duement en forme, & qu'on nomme sentence,  
 Et que je suis chargé de vous signifier,  
 Conformément à l'ordonnance.

CÉLICOUR.

Inutile.

BASILE.

Monsieur veut se faire prier.

CÉLICOUR.

Ma foi, non.

BASILE.

En ce cas, si cela peut vous plaire,  
 Je vais exécuter mon petit ministère.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être Huissier,  
 Bénévole porteur d'une douce requête,  
 Et d'un commandement poli,  
 Qui me permet, à moi, dont le nom est en tête,  
 Et plus bas soussigné, Basile l'Étourdi,  
 De prendre & de saisir sur l'heure  
 Tous les meubles, effets, neufs, vieux, & cætera,  
 En ce compris le lit que l'on me montrera,  
 Habits à votre usage, & qu'on emportera ;

Tout ce qui de Monsieur, bref garnit la demeure ;  
Puis, enlevant le tout sans bruit, avec douceur,

Sur le pont Saint-Michel le faire

Adjuger par Huissier-Priseur,

D'après procès-verbal en la forme ordinaire,

Au plus offrant enchérisseur.

( Il commence à saisir un des côtés de l'Appartement. )

## S C E N E I X.

BASILE, *dans le fond du Théâtre*, JÉROME,  
CÉLICOUR.

JÉROME.

A M O N S I E U R Célicour ce petit mot s'adresse.

CÉLICOUR.

C'est moi.

JÉROME.

Ne bougez pas : je fçais la politesse.

CÉLICOUR.

Quel est ce billet-là ?

JÉROME.

C'est un petit exploit,

Qui l'invite à payer une petite somme

Avec les intérêts, ainsi qu'il est de droit ;

En tout, six mille francs dûs à Monsieur Guillaume

Maître & Marchand-Tailleur, &, de plus, honnête-  
homme,

A quoi payer comptant Monsieur est engagé

Par une petite sentence,

Ce matin par défaut rendue en l'Audience,

Dont son Serviteur est chargé.

CÉLICOUR.

Mais puis-je sans argent?..

JÉRÔME.

Eh! qui donc en exige?  
 De bons nantissements, des meubles, des effets,  
 Jusqu'à l'équivalent de la somme en litige,  
 C'est tout ce qu'il me faut: Monsieur, restez en paix.  
 Ce me ferait, Monsieur, une peine infinie,  
 Si je vous dérangeais un seul petit instant.  
 Continuez de rire, & moi, tout doucement,  
 Je vais exécuter ma petite faise.

(Il opère du côté opposé à son Confrère, de sorte qu'ils se rapprochent peu-à-peu tous les deux.)

BASILE.

Or sus, verbalisons. Une armoire.

JÉRÔME.

Un trumeau.

BASILE.

Un fauteuil, une chaise....

JÉRÔME.

Une vieille pendule.

BASILE.

Des livres.

JÉRÔME.

Une table.

BASILE.

Une estampe.

JÉRÔME.

Un tableau,

BASILE.

C'est, je crois, Jérôme Scrupule,

Un coquin.

JÉRÔME.

C'est Basile, un fripon, s'il en est.

BASILE.

Par quel hasard ici?

COMÉDIE.

29

JÉROME.

De quel droit, s'il vous plaît?  
BASILE.

Je suis porteur de pièce.

JÉROME.

Et voilà ma sentence.

BASILE.

Que fait cela? Je suis arrivé le premier.

JÉROME.

Mon titre est le plus vieux.

BASILE.

J'ai pour moi l'ordonnance.

JÉROME.

Vous êtes un fripon.

BASILE.

Paix là: je suis Huissier.

Toi, tu n'es qu'un Sergent; j'entends qu'on me respecte.

JÉROME.

Un coquin, qui par-tout va soufflant des exploits.

BASILE.

Un gueux, qu'à bon titre on suspecte.

JÉROME.

Qui de coups de bâton fut régale cent fois.

BASILE.

Pareils cadeaux aussi sont souvent ton salaire.

JÉROME.

Souviens-toi d'un soufflet....

BASILE.

Tu mens, double Corsaire.

JÉROME.

Que tu reçus, on fait, la semaine dernière:

Tiens: sur ta joue encore il doit être imprimé.

BASILE.

Un soufflet! pas du tout: ce fut à poing fermé.

JÉRÔME.

De te rosser un peu j'ai quelque fantaisie.

BASILE.

Ne me ménace pas : car j'ai la même envie.

CELICOUR.

Bravo, votre débat, messieurs, me divertit,  
Fort bien : continuez : que rien ne vous arrête.  
Ma foi : je rirais bien dans ce plaisant dépit,  
S'ils allaient se jeter mes meubles à la tête.

BASILE.

Parbleu ! nous sommes fous, pour amuser monsieur,  
De nous distribuer, sur ce ton de douceur,

Ces épithètes familières.

Ne sommes-nous pas deux frères ?

JÉRÔME.

Eh bien ! faisons la paix.

BASILE.

Tope : de tout mon cœur.

JÉRÔME.

Nous sommes deux fripons : mais si tu veux m'en  
croire ;De concert nous opérerons,  
Et pour le temps perdu....

BASILE.

Parbleu ! nous le mettrons  
Avec les faux frais au mémoire.

CELICOUR.

A votre aise, messieurs : agissez sans façon,  
Non : ne vous génez pas : maîtres de la maison  
Continuez en paix votre doux ministère :  
Ma présence n'est point en ce lieu nécessaire.D'ailleurs, demandez à Pasquin,  
Je dois en ce moment pour importante affaire....

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PASQUIN.

PASQUIN.

TOUT va bien : un repas... C'est peu dire un festin,  
 L'hôte des plus courtois, grand vin, & fine chère...  
 Tout cela dans l'instant... Ouais ! qui sont ces gens-là ?

CÉLICOUR.

Tu le vois, des fâcheux.

PASQUIN.

Des fâcheux ! c'est-à-dire  
 De ces gens....

CÉLICOUR.

A peu près... Il faut les éconduire.

PASQUIN.

Comment ? par quel moyen.

CÉLICOUR.

Le ciel t'inspirera.

Ton adresse d'ailleurs... Excusez, je vous prie...  
 Pasquin, à ces messieurs tu tiendras compagnie.

(Il sort.)

## SCENE XI.

BASILE, JÉRÔME, PASQUIN.

PASQUIN.

QUE demande monsieur ?

BASILE.

De l'argent.

PASQUIN.

Ah ! bravo.

Et monsieur ?

JÉROME.

De l'argent.

PASQUIN.

Fort bien c'est un duo

De Créanciers.... Monsieur, de grace,

BASILE.

Bagatelle.

PASQUIN.

Ecoutez.

JÉROME.

Je suis sourd.

PASQUIN.

Quelle crise cruelle !

De mon maître, messieurs, suis-je donc le caissier ?

BASILE.

Oh ! nous savons faire payer,  
Quand même on ferait insolvable.

PASQUIN.

Et comment ?

BASILE.

C'est l'usage, on vend le mobilier.

PASQUIN.

Ah ! ce sont des Sergents. L'aspect d'un Crédancier  
Est un peu plus laid que le diable ;  
Mais mille fois plus effroyable  
Est le visage d'un Huissier.Quel embarras ! encor dans quelle circonstance !  
Messieurs, les tems sont durs : on a de l'indulgence :  
Demain, ce foir peut-être, on vous satisfera :  
Mon maître a de l'honneur.

JÉROME.

Quel est cet effet-là ?

PASQUIN.

Messieurs, laissez-nous donc au-moins cette journée :

Au

Au plaisir , à l'amour elle était destinée :  
Vous reviendrez demain.

J É R O M E.

On n'est point indiscret :  
On fait vivre , & jamais on n'a gêné personne :  
Nous sortirons , sans doute & sans qu'on nous l'ordonne :  
Mais nous emporterons les meubles , s'il vous plaît.

( *Sur la fin de cette scène un traiteur aidé de deux garçons a apporté , & disposé une table garnie.* )

## S C È N E X I I.

L E S P R É C É D E N S , L E T R A I T E U R .

L E T R A I T E U R , *présentant son mémoire à Pasquin.*

O h ! le compte est en règle vous pouvez m'en croire  
P A S Q U I N .

Il suffit : vous mettrez cet article au mémoire.

## S C È N E X I I I .

P A S Q U I N , B A S I L E , J É R O M E .

B A S I L E .

U n repas... c'est encore une table à saisir.

P A S Q U I N .

Les marauds tiennent bon ; il n'est pas plus possible  
De les congédier que de les attendrir :

Voyons si tout-à-fait le couple est inflexible.

A propos avez-vous diné ?

B A S I L E .

Que fait cela ?

C

## L'INSOUCIANT,

PASQUIN.

Mais encor....répondez.

BASILE.

Et bien : non.

PASQUIN.

Touchez là :

Vous dînerez céans.

JÉROME.

Riez-vous.

PASQUIN.

Que je meure.

JÉROME.

Cette affre est très-honnête , & puis , vois-tu , c'est  
l'heure.

Décidez-vous ?

JÉROME.

Ma foi ; nous ne disons pas non ;  
Un dîner vaut son prix.

PASQUIN.

Messieurs , c'est sans façon.

JÉROME.

On accepte de même.

PASQUIN.

On n'est pas plus aimable :

Mais avec vous , Messieurs , en pleine liberté

Souffrez que je m'invite ; à la seconde table

Nous dînerons tous trois en petit comité.

JÉROME.

C'est-à-dire , à l'office .

PASQUIN.

A peu-près.

JÉROME.

Accepté.

BASILE.

Point du tout : je n'y puis consentir.

PASQUIN.

Quel caprice !

BASILE.

Un homme tel que moi mangerait à l'office !

Fi donc.

PASQUIN.

Des préjugés !

JÉRÔME.

Tout doux : attention.

Il s'agit de dîner.

BASILE.

Ah ! fi donc.

JÉRÔME.

Bonne affaire !

Eh ! qu'importe après tout l'office , ou le fallon ?

Un dîner , camarade , est toujours de saison :

Profitons en d'abord : c'est le point nécessaire :

L'essentiel est qu'il soit bon.

BASILE.

Mais avec des valets !

JÉRÔME.

Ce rôle-là t'étonne :

Mon ami , dans l'occasion

Un Huissier doit savoir payer de sa personne .

Entre nous.... Tu m'entends... On a des mains , des

yeux....

Valet soit ... mais on guette , on prend ses avan-

tages :

On est alerte , leste , &amp; surtout curieux ,

Et par ses propres mains on se paye ses gages .

BASILE.

Mais l'honneur....

JÉRÔME.

Est fort bon: mais le profit vaut mieux:

BASILE.

L'argument est plein d'éloquence,

Et me décide tout-à-fait;

Mais sans tirer à conséquence,

Et pour l'honneur du corps gardons-nous le secret.

JÉRÔME.

Je vois à tout cela double profit, Confrère;

Un repas imprévu par le hasard offert,

Et nous terminerons l'affaire,

Par safrir la table au dessert.

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

MONDOR avec Lucile a deux pas dans la rue....

Quoi! ces fâcheux encor!

PASQUIN.

Monsieur, point de bevue.

CÉLICOUR.

Messieurs.

PASQUIN.

Point de Messieurs.

CÉLICOUR.

Comment.

PASQUIN.

Lui.... C'est Crispin.

CÉLICOUR.

Que veut dire....

PASQUIN.

Et Champagne est là qui vous salut.

CÉLICOUR.

Champagne!

PASQUIN.

Serviteur arrêté ce matin.

CÉLICOUR.

Diable! si je conçois....

PASQUIN.

Quelle tête étourdie!

Eh! ne voyez-vous pas, pour ne rien déranger,  
Qu'en valets in-promptus j'ai fçu faire changer  
Ces Huissiers discourtois?

CÉLICOUR.

Oh! la bonne folie!

(Célicour sort.)

## SCENE XV,

PASQUIN, BASILE, JÉROME.

BASILE.

MAIS, expliquez-nous donc....

PASQUIN.

Eh! oui: je suis Pasquin.

Champagne est votre nom de guerre.

Qu'il faudra retenir, &amp; vous, mon cher Confrère,

Vous vous appellerez Crispin.

BASILE.

Mais encore il faudrait....

PASQUIN.

Il ne faut que vous taire.

Le reste me regarde: allons; discréption.

A vos postes; silence. Ou vient; attention.

## SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MONDOR,  
CÉLICOUR, LUCILE.

LUCILE.

OUI : tout est pardonné ; le plus tendre des pères  
Assure dans ce jour notre féliciré :  
Il a , je l'avouerai , bien longtems résisté.  
Il opposa vingt fois à mes tendres prières  
Sa paternelle autorité.  
Célicour , j'ai vaincu. Pouvais-je ne pas vaincre ?  
En vain de la raison il invoquait les droits.  
J'avais pouz moi l'amour ; il parlait par ma voix ,  
Et l'amour est fait pour convaincre.

CÉLICOUR.

L'Amour nous unissait ; le sort nous sépara.  
Loin de vous votre image à mon cœur retracée ,  
Et vos beaux yeux que l'art sur la toile anima ,  
Occupaien constamment mon cœur & ma pensée.  
Respirer loin de vous , j'en jure par l'Amour ,  
Fut l'unique souci qu'éprouva Célicour.

MONDOR.

Je n'apperçois chez toi que figures tragiques.  
Pour un homme ami du plaisir ,  
Mon cher , vous avez sans mentir  
De bien lugubres Domestiques.  
Et quel est leur emploi ?

BASILE.

Monsieur , je suis.... Je suis....

MONDOR.

Fort begue , je le vois.

PASQUIN.

Le Portier du logis.

COMÉDIE.

39

MONDOR.

Et celui-ci qui porte une longue rapiere,  
Une écritoire en poche & la plume au chapeau?

CÉLICOUR.

C'est un garçon d'esprit.

MONDOR.

Oui: mais il n'est pas beau.

CÉLICOUR.

D'assez bonne famille, & que je considère.

Ecrire voilà son emploi.

Dont il s'acquitte bien: enfin il est chez moi  
Valet-de-Chambre-Secrétaire,

(Mondor, Lucile & Celicour se mettent à table.

Basile reste sur le devant du Théâtre; Jérôme  
s'avise de vouloir être utile à table, ce dont  
il s'acquitte avec mal-adresse.)

CÉLICOUR.

Ce n'est, je vous l'ai dit, qu'un modeste ambigu,  
Repas simple & frugal qu'on fit à l'in-promptu.

Au défaut de Comus l'Amour vous le présente;

Le Plaisir y présidéra:

La Beauté doit être indulgente,

Et la Beauté m'excusera.

MONDOR.

En vérité, cet homme est d'une mal-adresse!..

A boire...!

(Jérôme veut verser à boire, & laisse tomber la bou-  
teille.)

Peste soit du butor étourdi.

Oh! si j'avais chez moi valets de cette espèce,  
J'aurais de les chasser bientôt pris le parti.

CÉLICOUR.

De ces infortunés le destin m'intéresse.

Je ne puis m'en défaire, ils me sont attachés.

C 4

A bon droit leur sont reprochés  
 Des défauts, suite, hélas ! de l'humaine faiblesse.  
 Mais on n'est pas parfait; on excuse, & je tiens  
 Qu'il faut de gens comme les miens  
 Ménager la délicatesse.

MONDOR.

Ménageons ces Messieurs; car leur Maître est si bon:  
 Mais celui-ci pourtant est porteur d'une mine,  
 D'un air sournois & sombre; oui, plus je l'examine,  
 Plus je crois que c'est un fripon.

JÉROME.

Un fripon ! Apprenez...

CÉLICOUR.

Paix là, Crispin : silence.

JÉROME.

C'est que, si je me fâche...

MONDOR.

Il devient insolent.

BASILE.

Ce ton...

MONDOR.

Quoi ! l'autre encor ! Quel couple impertinent !

BASILE.

J'enrage.

MONDOR.

C'est ta faute, avec ton indulgence.

CÉLICOUR.

Bon. Doit-on prendre garde aux propos d'un valet ?

MONDOR.

Je le repète encor; ce duo me déplaît.

BASILE.

Je n'y puis plus tenir; &amp; mon impatience....

CÉLICOUR.

Champagne !

C O M É D I E.

48

B A S I L E.

Foin du nom, du sobriquet maudit,  
Je me lasse à la fin du plus triste des rôles.  
J'ai, quoiqu'à jeûn encore, avec un grand dépit,  
Indigestion de paroles.

M O N D O R.

Quel propos!

P A S Q U I N.

Taisez-vous.

B A S I L E.

Oui, quand j'aurai tout dit.

P A S Q U I N.

Mais encor, il faudrait...

B A S I L E.

Il faut que l'on m'entende.

On me nomme Basile, & je suis dans Paris  
Fameux par mes exploits : J'assigne, & je saisir.  
C'est de l'argent bien dû qu'à Monsieur je demande.  
Voici mon Compagnon, loyal ainsi que moi,  
En tout bien, tout honneur exerçant son emploi;  
Et nous sommes tous deux valets de contrebande.

J É R O M E.

Monsieur, tout prêts à vous servir,  
Oui, nous sommes Huissiers exploitans pour la ville.

MONDOR, se levant de table avec indignation.  
Des Huissiers!

B A S I L E.

Oui, Monsieur; & dans ce domicile,  
Venus, ne vous déplaise, exprès pour y saisir.

M O N D O R.

Ce sont là des Huissiers!

J É R O M E.

Permettez que j'opère.

B A S I L E.

Je vais continuer mon petit ministère.

JÉRÔME.

Bouteilles, caraffons.

BASILE.

Verres, &amp; cætera.

## SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LE TRAITEUR, & ses Garçons  
*qui, pendant cette scène, desservent, & emportent  
 la table.*

LE TRAITEUR.

ARRÊTEZ, s'il vous plaît. De tous ces effets-là,  
 Messieurs, je suis propriétaire.

MONDOR.

Qu'entends-je?

CÉLICOUR.

Il a dit vrai.

MONDOR.

Riez : riez : Morbleu !

Il faut en convenir; vous avez fort beau jeu.

BASILE.

Ne tenons point ici de propos inutile.

Nous perdons trop long-temps & nos soins, & nos pas.  
 En un mot, paye-t-on, ou ne paye-t-on pas ?

MONDOR.

Combien vous est-il dû ?

BASILE.

Le calcul est facile.

Principal, accessoire, intérêts & dépens,  
 Vacations d'Huissiers, exploits & procédures,  
 Au Procureur, au Clerc, papier, timbre, écritures,  
 Frais de Greffe.

MONDOR.

Total ?

BASILE.

Sept mille quatre cents

Vingt-deux livres, dix sols; en ce petit mémoire

Non compris le petit *pour boire*

Que je recommande à Monsieur.

MONDOR.

A vous.

JÉRÔME.

Deux mille écus, mémoire de Tailleur,

Et réglé par un Procureur,

Par conséquent, en conscience.

MONDOR.

Prenez: c'est votre compte, ...

BASILE.

Et voilà la sentence.

MONDOR.

Vous, voilà votre somme.

JÉRÔME.

Et voilà ma quittance.

BASILE.

Je suis votre valet.

JÉRÔME.

Votre humble serviteur.

( *Basile & Jérôme sortent.* )

## SCENE XVIII.

MONDOR, LUCILE, CELICOUR.

CELICOUR.

MA surprise est extrême; &amp; ma reconnaissance...

MONDOR.

Vous ne m'en devez pas, dans vos vagues désirs,

Quand à Paris votre existence

Se berçait au sein des plaisirs;

Moi, sur vos intérêts je veillais en Provence : ;

J'ai recueilli pour vous l'argent de vos Fermiers.

Ainsi ménagez-moi des phrases indiscrettes :

Si je viens de payer vos dettes.

Monsieur, c'est avec vos deniers.

CÉLICOUR.

Il le faut avouer, la scène était unique,

Le tableau pittoresque, & le groupe comique.

Convenez-en, Mondor, on n'est pas plus plaisant.

MONDOR.

Plus bizarre que vous.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GUICHARD.

GUICHARD.

Riez : riez : vraiment.

Vous en avez sujet.

CÉLICOUR.

C'est encore...

GUICHARD.

A merveille.

Vit-on jamais, monsieur, distraction pareille ?

Je vous l'avais prédit : mais vous l'avez voulu.

Je m'en lave les mains : j'ai fait ce que j'ai pu.

Le mal est sans remède, & voilà votre ouvrage.

MONDOR.

Ah ! c'est pour ce procès, à votre air je préssage

Une nouvelle....

GUICHARD.

Triste.

MONDOR.

Eh bien.

GUICHARD.

Il est perdu.

Vous étiez là tantôt lorsque pour son affaire  
Je reclamais ce titre important, nécessaire.  
Il devait l'envoyer à l'instant, sans répit.

MONDOR.

Il n'en aurait rien fait!

GUICHARD.

C'est vous qui l'avez dit.

MONDOR.

Peut-on à ce point-là pousser l'insouciance ?

GUICHARD.

Dans l'espoir d'obtenir ce fatal parchemin  
J'attendais chez moi, mais en vain,  
Le temps presse : Je pars : j'arrive à l'audience :  
On appelle la cause à mon très-grand regret.  
L'adversaire a beau jeu, dénature le fait,  
Tronque le point de droit : jugez de mon martyre.  
Je n'ai point de replique, & ne puis contredire.  
J'implore des délais, & ce, pour exquiver.  
Le bourreau s'y refuse, & traite de chicane  
Ma proposition : bref, pour vous achever,  
On juge : il intervient arrêt qui me condamne.

Ce n'est pas moi qu'on blâmera :

J'ai rempli mon devoir : mais quand il se ruine,

Le consolera qui voudra.

Je suis son serviteur : à vivre, j'imagine,

Cet accident lui montrera.

(Il sort.)



## SCÈNE XX.

MONDOR, LUCILE, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

**S**ANS-DOUTE : une autrefois j'aurai plus de prudence.

MONDOR.

Il sera temps.

CÉLICOUR.

Tenez, Mondor, je l'avouerai,  
A cet accident-là nullement préparé.  
Je vois s'évanouir quelque peu d'opulence :  
Eh bien ! d'un œil stoïque affrontant l'indigence,  
Je serai philosophe, & la supporterai.  
L'indigence après tout est elle tant à craindre ?

Non ! Pavare, l'ambitieux,  
Celui qui de souhaits va fatiguant les dieux,

Voilà le seul mortel à plaindre !  
Mes désirs sont bornés : le fort m'a tout ôté.

Irai-je pour cela m'exhaler en murmure ?

Non : d'ambition, je vous jure,  
Mon cœur est fort peu tourmenté.

Fidèle aux leçons d'Epicure,  
Je scaurai dans l'obscurité

Chercher une volupté pure,  
Et trouver la félicité

Dans les plaisirs de la nature ;  
Quel hameau, quel autie écarté,

N'est point un asyle enchanté ;  
Avec des fleurs, de la verdure,

La douce paix, l'amitié pure,  
Et le trésor de la santé ?

## MONDOR.

L'Anachorète solitaire,

Avec cet avoir là peut se trouver heureux.

Sans doute, on ne fait pas de vœux

Lorsque l'on est seul sur la terre.

Mais vous, jeune, chargé de devoirs à remplir,

A toujours végéter vous pourriez consentir!

Non; ce partage là ne peut être le vôtre.

Vous voulez être époux!

## CÉLICOUR.

Pourquoi pas? comme un autre.

Ah! s'il a jamais lieu le rêve de mon cœur,

Quel époux plus que moi vivra pour le bonheur?

J'aime à me figurer dedans quelqu'hermitage,

Coulant mes jours au sein de mon petit ménage.

Mon aimable Compagne, & de jolis enfans,

Qu'accordera le Ciel à mes vœux innocens,

Ce sera tout mon bien; je n'en voudrai pas d'autre.

Quel plaisir est le mien! Quel bonheur est le nôtre!

L'intérêt mercenaire, ennemi des amours,

La vague ambition ne troublent point nos jours.

Nous vivons pour nous seuls: dans une paix profonde,

Au sein de nos foyers nous concentrions le monde.

Que le reste du globe aille ou non de travers;

Nous sommes heureux nous: qu'importe l'Univers?

Qu'importe à notre sort, dans la paix où nous sommes,

Celui des Nations, celui des autres hommes?

Leurs luttes, leurs projets, leurs éternels débats,

De leurs graves motifs les petits résultats,

Et tous ces riens pompeux, rêves énigmatiques,

Qu'on décore du nom d'intérêts politiques?

De tous ces êtres-là, que je vois en pitié,

Le seul bien que j'attende est d'en être oublié:

Le soin de l'avenir pourrait-il nous distraire ?  
 L'avenir n'est pour nous qu'un monde imaginaire.  
 Le jour présent est tout. Couronnons-en la fin.  
 Qui sait si nous devons avoir un lendemain ?  
 Ainsi, sans embarras, sans soins, sans dépendance,  
 Se silent nos destins. Nous ne possérons rien.  
 Mais nos vœux sont bornés : mais nous nous aimons  
 bien,

Et nous avons la Providence.

MONDOR.

Vous me faites pitié. C'est le seul sentiment  
 Que m'inspire pour vous tout ce risonnement.  
 Voilà donc quel époux.... Ma fille.

LUCILE.

Eh bien ! mon père.

MONDOR.

Ton cœur en ce moment, sans doute....

LUCILE.

Est aïtristé,

Et malgré moi mes pleurs incident ma paupière.

CÉLICOUR.

Comme le désespoir embellit la beauté !

MONDOR.

Il rit de ta douleur ! A cet homme bizarre,  
 Il ne manquait donc plus qu'un cœur dur & barbare !  
 L'insouciance est donc l'insensibilité !

Voir à jamais heureuse une fille bien chère,  
 Fut toujours de mes vœux l'objet le plus flatteur,

Et cet espoir consolateur,

Versait sur mes vieux jours un baume salutaire.

Nous nous sommes trompés. Je cherchais ton bon-  
 heur :

Tu n'en aurais que la chimère ;

Mais il est tems encor.

LUCILE.

L U C I L E.

Parlez. Que faut-il faire ?

M O N D O R.

Renoncer à des nœuds qui feraient ton malheur.

C É L I C O U R.

Ce ton devient grondeur, & cet ordre est sévère.  
Monsieur, pour la santé, mortelle est le colère.

L U C I L E.

L'arrêt est rigoureux ; mais j'en appelle à vous.  
Pour mon Amant jadis un sentiment plus doux  
Parlait à votre cœur. Privé d'expérience,  
Célicour, distez-vous, sans guide & sans appui,Dans sa fougueuse adolescence  
D'un prestige frivole, est la dupe aujourd'hui ;  
Mais l'humaine nature à besoin d'indulgence.  
De l'esprit qu'égara la faiblesse ou l'erreur,

On pardonne l'inconséquence

En faveur des vertus du cœur.

M O N D O R,

» Voilà donc l'argument qu'on invoquait sans cesse,  
» Et dont pour ton malheur se paya ma tendresse,  
» Quand un soupir plaintif, & toujours éloquent,  
» A ton pere venait demander ton amant.  
» J'ai cru, je l'avouerai, que dissipé, volage,  
» Entouré d'objets séducteurs,  
» Il avait avec les erreurs  
» L'entousiasme du jeune âge ;  
» Et que le temps un jour.... Tu le fçais, j'ai cédé.  
» Tu m'as séduit, ma fille, & non persuadé.  
» Delà ma complaisance, & ce fatal voyage.  
» Je suis venu ; j'ai vu: j'ai jugé ton amant.

L U C I L E.

» Et votre cœur pour lui se ferme à l'indulgence!

D

Je puis excuser tout, & même l'indigence :  
 Jamais un homme indifférent,  
 Qui, nombre sur la terre, inutile à lui-même,  
 Automate passif, végète par système,  
 Sans concevoir un sentiment.  
 Que je la plains l'infortunée,  
 Avec un pareil homme à vivre condamnée !  
 » Sa femme, ses foyers sont pour lui sans appas.  
 » Sa femme solitaire & peut-être outragée,  
 » Versant des pleurs de sang, & qu'il n'effuira pas,  
 » Au moins dans sa maison languira négligée.  
 » C'est un Turc au Serrail ; distract ou dédaigneux :  
 » Il rit... Il rit le monstre : autour de lui tout pleure.  
 » Sa maison est du deuil la lugubre demeure,  
 » Et toujours l'alégresse éclate dans ses yeux.  
 » La folle gaîté l'accompagne ;  
 » Mais partout ailleurs que chez lui.  
 » Le plaisir est son Dieu ; la tristesse & l'ennui  
 » Le partage de sa Compagne.

## LUCILE.

Mon cœur par vos leçons à la vertu formé  
 Connait avec les droits les devoirs d'une épouse.  
 Un époux a des torts : n'importe, il est aimé ?  
 Ce n'est que de son cœur que je serais jalouse.  
 Ainsi que ses douceurs l'Hymen a ses chagrins,  
 Et s'il faut après tout qu'une chaîne odieuse  
 M'annonce de tristes destins,  
 Je me sens assez courageuse  
 Pour être seule malheureuse,  
 Pourvu que ses jours soient séreins.

## MONDOR.

Epouse infortunée ! Eh ! vous deviendrez mère.  
 Si ce n'est pas pour vous, tremblez pour vos enfans.

## COMÉDIE.

51

Je les vois au berceau, faibles & languissans,  
Aux portes de la vie étrangers à leur père.  
» Ils lui tendraient les bras ! Leur sourire ! Qui, lui !  
» Il rit, il rit sans cesse, & n'a jamais souri.  
» Jamais son cœur pour eux ne concevra d'allarmes.  
» Le malheureux ! jamais il n'a versé de larmes.  
Ce n'est pas tout encor. Lisez dans l'avenir.  
Quel parti prendra-t-il ? quel état ? quel office ?

Il a pour guide le caprice,  
Et respire pour le plaisir.  
Il est inépte à tout ; égoïste à l'extrême.  
Ses fils jettés sur terre en seront le fardeau.  
Le fils d'un père nul est toujours nul lui-même,  
Deshonoré dès le berceau.

(En ce moment l'Abbé entre doucement. Apperçu  
par Célicour, il lui fait signe de ne pas faire  
attention à lui, & écoute. sans se montrer, la  
suite du dialogue.)

---

## SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, L'ABBÉ, dans l'enfoncement.

### MONDOR.

» Si du moins, à l'honneur, comme au devoir fidèle,  
» Au déclin de ses jours flétris ;  
» A ses tristes enfans il laissait les débris  
» De la fortune maternelle,  
» Il dissipera tout : intérêts les plus chers  
» Seront sacrifiés, & sa molle apathie  
» Le rendra pour toute la vie,  
» La dupe de tout l'Univers.  
» Quel tableau ! des enfans plongés dans la misère.  
» Pauvres, mais énervés, ne pouvant même pas

D 2

» Gagner de leurs débiles bras  
 » Dans d'utiles travaux un modique salaire.  
 » Confus & désolés, ils verront de douleur  
 » Expirer lentement leur mère,  
 » Et peut-être, grand Dieu ! que pour comble d'hor-  
 » reur,  
 » Les malheureux mourront en maudissant leur père.

## LUCILE.

C'en est trop ; arrêtez : quel sinistre avenir !  
 Mon père ! ah ! loin de moi châflez en le présage ;  
 Mon faible cœur se ferre à son horrible image,  
 Et je ne puis la soutenir.

## L'ABBÉ, à part.

On dirait un congé : par ma foi, je soupçonne,  
 Qu'il pourra bien finir par n'épouser personne.

## MONDOR.

Tu pleures, mon enfant ; jette-toi dans mes bras :  
 Viens, partons ; retournons dans nos heureux cli-  
 mats ;  
 Retournons voir encor ce beau Ciel de Provence,  
 Ta mère, & la Bastide où tu reçus le jour.  
 Va ; les plaisirs de l'innocence  
 Valent mieux que ceux de l'amour.

## LUCILE.

Vous le voulez ; l'effort.....

## MONDOR.

Est pénible, sans doute.

## LUCILE.

Mon père, il est affreux. Jamais.....

## MONDOR.

Illusion.

## LUCILE.

L'amour.....

MONDOR.

Est un prestige auprès de la raison.  
On badine avec lui : c'est elle qu'on écoute.

LUCILE.

Monsieur, soyez heureux : c'est mon vœu le plus doux.  
Puissez-vous l'être par une autre !  
Il faut que je renonce à vous,  
Pour mon bonheur, & pour le vôtre.

CÉLICOUR.

Eh, quoi ! quand vos serments...

LUCILE.

L'amour me les dicta :

C'est la raison qui m'en dégage :  
Et, quand je vous paraïs volage,  
La vertu me consolera.

Monsieur, je vous aimai..., de l'amour le plus tendre :  
Pour la centième fois je vous en fais l'aveu :  
L'effort est déchirant : je voudrais m'en défendre ;  
Mais le devoir l'emporte ; & je vous quitte. Adieu.

(Ils sortent.)

## SCENE XXII. ET DERNIÈRE.

CÉLICOUR, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

PLAINS-TOI : cela soulage. En ma douleur mortelle,  
Je fus tantôt par toi consolé, Célicour :  
A la pareille : ami reconnaissant, fidèle,  
Je te viens à présent consoler à mon tour.

CÉLICOUR.

Je le suis.

L'ABBÉ.

Quoi ? déjà ! Le charmant caractère !

54 L'INSOUCIANT, COMÉDIE.

CÉLICOUR.

Je vivrai plus heureux sans épouse, & sans bien :  
J'enfusse été captivé par ce double lien.

L'ABBÉ.

Je t'aprouve, & tu prends comme il faut cette affaire.

AIR: *On doit soixante mille francs.*

” Le bien se trouve avec le mal.  
” Un congé n'est pas si fatal,  
” Pour que l'on s'en désole. *bis.*  
” Avoir la Belle eût été doux ;  
” Mais il est triste d'être Époux :  
” Voilà ce qui console. *bis.* »

F I N.

